PQ 2427
.S78 T6
Copy 1

PQ 2427
.S78 T6
Copy 1

Toujours le même.

TOUJOURS
LE MÊME,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

Par MM. SERVIERE ET COUPART;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Montansier, le 12 fructidor an 12.

A PARIS,

Chez Mad. CAVANAGH, Libraire, sous le nouveau passage du Panorama, N°. 5, entre le Boulevard Montmartre et la rue St.-Marc.

AN XIII. — (1804.)

PERSONNAGES.

M. MALINGRE, vieux marchand retiré. *Dubois*

Mad. MALINGRE, sa femme, vieille ridicule. Mad. *Barroyer*

ANAÏS, leur fille. Mlle. *Cuisot.*

FERDINAND, peintre, amant d'Anaïs. *Volange.*

UN VALET, accessoire.

La scène se passe à Lyon, chez M. Malingre.

Le Théâtre représente un salon ; à droite du spectateur est un petit bureau ; à gauche, une petite toilette. Au lever du rideau, on voit Mad. Malingre achever sa toilette, et M. Malingre lire des lettres.

Nota. Le quart du produit dans les départemens appartient à Mad. Cavanagh.

399144
31

PQ2427
.S7T6

TOUJOURS LE MÊME.

SCENE PREMIERE.

M. et Mad. MALINGRE.

Mad. MALINGRE

Air : *Venez à mon secours.* (*d'une Folie.*)

Je n'ai que cinquante printems,
On aime toujours ma figure ;
On trouve mes traits séduisans,
Mais il me faut de la parure.
O ma toilette ! ô mes amours !
Venez, venez à mon secours.

MALINGRE.

Oh ! cette lettre est d'un de mes fermiers.

Air : *La bonne aventure.*

Il m'annonce en ce moment
Qu'il part en voiture,
Pour m'apporter de l'argent,
Fruit de sa culture.
Voyons cette lettre-ci...
Ah ! c'est de l'argent aussi...

Mad. Malingre s'admire dans le miroir, pendant ce tems la musique joue l'air : Que d'attraits, que de majesté ! *M. Malingre finit le couplet et chante :*

La bonne aventure,
O gué,
La bonne aventure.

Mad. MALINGRE.

Que voulez-vous dire, M. Malingre, avec votre bonne aventure ?

MALINGRE.

Je me réjouis, ma chère Mad. Malingre, en songeant qu'après nous être retirés du commerce de soieries où nous avons fait de bonnes affaires, notre fortune augmente chaque jour, et que nous jouissons d'une considération...

Mad. MALINGRE.

Que nous méritons à tous égards.

MALINGRE.

Graces à notre argent... J'allais le dire.

Air : *du vaudeville de l'Asthénie.*

Avec l'argent on obtient tout,
Des hommes, du crédit, des places ;
Il donne de l'esprit, du goût,
Et souvent il séduit les Graces.
Chacun le révère en tout lieu,
Par-tout ses faveurs sont vantées ;
Sur terre l'argent est un dieu
Pour lequel il n'est point d'Athées.

Mad. MALINGRE.

Et cette considération ne peut qu'augmenter encore par le soin que je prendrai de faire un choix convenable pour l'époux d'Anaïs, notre fille.

MALINGRE.

En parlant d'époux, j'entends je crois, Ferdinand, ce jeune peintre, qui, je parie, a des prétentions sur Anaïs.

Mad. MALINGRE.

Je continue ma toilette.

MALINGRE.

Je continue ma lecture.

SCENE II.

Les Précédens, FERDINAND.

FERDINAND.

Excusez; je crains de vous importuner.

MALINGRE.

Ah! ah! bon jour, Ferdinand.

Mad. MALINGRE.

Non, mon cher, vous ne m'importunez point : je suis avec mon mari. D'ailleurs, il est d'usage que les femmes du bon ton reçoivent visite à leur toilette.

MALINGRE.

Cela ne convient pas à toutes.

Air : *du vaudeville de Florian.*

Les femmes, à la fleur des ans,
Peuvent bien suivre cet usage;
Mais non pas quand il faut des tems
Réparer le triste ravage.
Lorsque ses appas sont déchus,
Celle qui fut un peu coquette,
A cinquante ans ne permet plus
Que l'on assiste à sa toilette.

Mad. MALINGRE.

En vérité, monsieur, vous faites des réflexions bien déplacées.

MALINGRE.

Elles n'en sont pas moins justes; je m'en rapporte à Ferdinand.

FERDINAND.

Cela se pratique assez généralement; mais il y a des exceptions : madame, par exemple, le tems respecte ses attraits; ils sont encore dans toute leur fraîcheur, et elle peut sans aucune crainte recevoir.....

MALINGRE, *à part.*

Compliment n'est pas vérité.

Mad. MALINGRE.

Vous trouvez donc que mes manières ?..

FERDINAND.

Sont nobles et gracieuses.

Mad. MALINGRE.

Ma mise ?

FERDINAND.

Est élégante.

Mad. MALINGRE.

Air: *Je voudrais voir à chaque instant.*

A-t-on ses cheveux en Titus ?

FERDINAND.

Oui, d'après le journal des modes.

Mad. MALINGRE.

Des fichus?

FERDINAND.

On n'en porte plus.

MALINGRE.

Cet usage est des plus commodes.

Mad. MALINGRE, *montrant son ridicule.*

Et ces sacs, s'en sert-on encore ?

FERDINAND.

Autant par ton que par besoin,
On les conserve avec scrupules;
Pour suivre la mode en tout point
Il faut avoir des ridicules.

Mad. MALINGRE.

Alors je garde les miens, et vous me peindrez ainsi à ma toilette.

MALINGRE.

Et moi, à mon bureau, pour faire pendant. *Ils se lèvent.*

FERDINAND.

Air : *Du partage de la richesse.* (Fanchon).

A *Malingre.* Pour bien saisir votre figure,
A Mad. *Malingre.* Et pour bien rendre vos appas,
Je craindrais trop, je vous le jure,
Que mon pinceau ne suffit pas,
Malgré mon peu de confiance,
Pourtant ici je parirais,
Qu'avec un peu de patience,
Tous deux je vous attraperais.

Vous savez que j'ai fait le portrait de votre aimable fille.

Mad. MALINGRE.

On ne peut plus ressemblant, il est vrai.

MALINGRE.

Eh ! bien, peignez-nous aussi.

FERDINAND, *à part.*

C'est déjà fait.

MALINGRE.

Et nous vous paierons bien.

FERDINAND.

Il est une autre récompense bien plus flatteuse pour moi.

Mad. MALINGRE.

Ah ! je prévois où vous voulez en venir ; vous allez nous parler de votre amour pour Anaïs ?

FERDINAND.

La voir, c'est l'aimer, et vous ne devez point être étonnée, madame...

Mad. MALINGRE.

Pourquoi donc ?

FERDINAND.

Elle vous ressemble.

Mad. MALINGRE, *à part.*

Il est vraiment aimable.

MALINGRE.

Trêve de complimens.

FERDINAND

Parlons donc d'Anaïs.

Mad. MALINGRE

N'espérez pas l'obtenir Ferdinand ; un peintre gendre des Malingre, des Malingre qui ont lieu de prétendre à l'alliance la plus brillante.

MALINGRE

Un Français d'un grand nom.

Mad. MALINGRE

Un étranger de distinction.

FERDINAND.

Air : *de l'Opera Comique.*

Quoi ! cet art vous le méprisez
Ah ! qu'un meilleur goût vous anime !
Croyez moi, vous vous abusez,
La peinture est un art sublime.
Raphaël, tes tableaux parfaits,
En sont une preuve éternelle ;
D'Alexandre aurions nous les traits
Sans les pinceaux d'Apelle !

MALINGRE

C'est fort bien dit, mais moi qui ne suis point un héros, je vous veux bien pour peintre, mais non pour gendre.

Mad. MALINGRE

Je suis entièrement de cet avis.

MALINGRE

Ma fille n'aura d'autre époux qu'un homme qui ait maqué dans l'histoire, un Français, sur-tout, et vous êtes d'origine italienne.

Mad. MALINGRE.

Ma fille n'aura d'autre époux qu'un étranger illustre.

FERDINAND.

Ainsi, vous me refusez ?

Mad. MALINGRE.

A l'unanimité.

FERDINAND.

C'est la première fois que je vous trouve d'accord.

MALINGRE.

En effet, vous opérez un miracle.

FERDINAND.

Puisqu'il est bien décidé que je n'obtiendrai rien de vous, je vous fais mes adieux. *A part.* Ah ! parbleu ! je veux punir votre folle manie.

MALINGRE.

A dieu, mon ami ; sans rancune.

Mad. MALINGRE.

Pensez à nos portraits, et oubliez Anaïs.

FERDINAND.

Je vous salue. *A part.* Je l'aurai malgré vous. Vieillards ridicules, vous aurez bientôt de mes nouvelles. *Il sort.*

SCENE III.

MALINGRE, Mad. MALINGRE.

Mad. MALINGRE.

Il paraît fâché.

MALINGRE.

Que nous importe.

Mad. MALINGRE.

Ce jeune homme a, ma foi, du mérite.

MALINGRE.

Sans doute, il vous a fait des complimens.

Mad. MALINGRE.

J'apperçois votre fille ; il faut qu'elle connaisse nos intentions.

SCENE IV.

Les Précédens, ANAIS

MALINGRE.

Approchez Anaïs ; votre présence ici devient nécessaire.

Mad. MALINGRE.

Oui, nous voulons vous réprimander.

MALINGRE

Vous défendre.

Mad. MALINGRE.

Vous enjoindre.

ENSEMBLE.

De ne plus voir Ferdinand.

ANAÏS.

Mais mon portrait n'est pas tout-à-fait achevé.

MALINGRE.

Un autre l'achèvera.

Mad. MALINGRE.

Ce n'est pas cette raison qui vous porte à désirer sa présence : nous savons tout, mademoiselle, il vous aime.

ANAÏS.

Je le savais bien aussi.

MALINGRE.

Et sans doute vous ne l'aimez point.

ANAÏS.

Au contraire.

AIR : *Qu'on soit jaloux dans sa jeunesse.*

Ses yeux exprimaient la tendresse
Pendant qu'il faisait mon portrait,
J'ai découvert avec ivresse
Que de baisers il le couvrait.
Tout promet d'avance à mon ame,
Qu'il est digne d'être chéri,
Qu'il mérite une aimable femme
Et qu'il ferait un bon mari.

Mad. MALINGRE.

Eh ! bien, mademoiselle, vous ne le verrez plus ; il s'est expliqué, et je l'ai prié....

MALINGRE.

Non, madame, s'il vous plaît ; c'est moi qui l'ai prié fort poliment de ne plus mettre les pieds ici, malgré tout son mérite.

ANAÏS

Et qu'a-t-il dit ?

MALINGRE

Ce qu'il a dit !.. il a dit : je me résigne, je vous fais mes adieux... je vous salue, et il s'en est allé.

ANAÏS, *piquée*

Ah ! il se résigne !.. et moi aussi, je veux me résigner.

Mad. MALINGRE.

En effet, s'il vous aimait tendrement, prendrait-il son parti sans se plaindre? il nous aurait suppliés; il agirait de ruses; mais, dieu merci, il n'y songe point.

MALINGRE

D'ailleurs, les Malingre sont connus par leur finesse ; ce n'est pas nous qu'on oserait jouer. Je suis bien tranquille là-dessus.

Mad. MALINGRE.

Ainsi, il faut oublier un goût passager que vous aviez pour lui, et recevoir l'étranger que je vous destine.

MALINGRE

C'est de ma main seule que vous prendrez un époux.

Mad. MALINGRE

Conformez-vous à mes intentions.

MALINGRE.

Soumettez-vous à mes ordres... Nous allons rendre une visite, et revenons incontinent. *Ils se prennent le bras, et sortent en se querellant.*

SCÈNE V.

ANAÏS, *seule.*

Suis-je assez à plaindre ! j'aimé Ferdinand, je croyais en être aimée, et j'apprends que je lui suis indifférente.

Air : *D'un époux chéri, la tendresse.* (*Adolphe et Clara*)

D'un amant je suis la victime :
Il a trompé tout mon espoir,
Oublions-le, c'est mon devoir,
Le regretter serait un crime.
Oui, dans l'excès de mon dépit
Je le déteste, je l'abhorre...
Mais quand ma bouche le maudit, (bis.)
Je sens que mon cœur l'aime encore.

Les nœuds charmans de l'hyménée
A mes yeux avaient tant d'attraits !
A ne les connaître jamais
Suis-je donc, hélas! destinée.
Faut-il perdre l'espoir si doux
De me voir mère de famille !
Tout en renonçant aux époux, (bis.)
Il est cruel de rester fille !

Pourquoi donc arrive-t-il souvent que nous aimons ceux à qui nous n'inspirons aucun intérêt, et que nous restons insensibles pour ceux qui nous aiment?

SCENE VI.

ANAIS, Mad. MALINGRE.

Mad. MALINGRE.

Ah! je suis enchantée! ravie!

ANAÏS

Qu'avez-vous, ma mère?

Mad. MALINGRE.

Ce que j'ai! ce que j'ai! je suis la plus heureuse des femmes... Je viens de recevoir une lettre qui me comble de joie... votre futur va venir. Concevez-vous mon bonheur!

ANAÏS.

Je le conçois, ma mere, et je le partage.

Mad. MALINGRE.

Vous verrez donc ce futur avec plaisir?

ANAÏS.

Avec un plaisir inexprimable.

Mad. MALINGRE.

Viens que je t'embrasse. . Tu seras sa femme; c'est moi qui te le dis. *A part.* Je ne croyais pas la trouver si docile.

ANAÏS, *à part.*

Ah! Ferdinand!

Mad. MALINGRE.

Tu vas être baronne, ma chère fille! C'est un baron allemand que je te destine... Mais il doit venir, ainsi, va attendre dans ton appartement le résultat de notre entrevue.

ANAÏS, *à part, en sortant.*

Cruel Ferdinand! vois à quel danger m'expose ton indifférence.

SCENE VII.

Mad. MALINGRE, *seule.*

Je vais donc avoir pour gendre un baron allemand! Quel honneur pour les Malingre!

Air *du Vaudeville de l'Asthénie.*

Je vois déjà le château fort
Dont nous serons les souveraines;
Les noirs créneaux, la tour du nord,
Les ponts, les voûtes souterraines.

Je parcourrai chaque détour.
Pour en admirer la structure ;
Et dans ce beau lieu, quelque jour,
J'aurai peut être une aventure.

Mais à-propos, suis-je mise de manière à recevoir M. le baron ? *Elle se regarde dans la glace.* Oui, je ne suis pas mal, je me plais assez...

UN VALET.

Madame, un étranger demande à vous parler.

Mad. MALINGRE.

Un étranger ? C'est lui... Qu'il entre, et qu'on lui rende tous les honneurs.

SCENE VIII.

Mad. MALINGRE, FERDINAND, en baron allemand.

Mad. MALINGRE.

Ah ! baron, on n'est pas plus exact.

FERDINAND.

Moi, le être touchours, matame ; che me nommer Thunder-Ten-Tronck !

Mad. MALINGRE.

Thunder-Ten-Tronck ! c'est un fort beau nom, et je serai...

FERDINAND.

Laissez parler moi, matame, ou che vais me retirer. Che avre été créé baron dans les dernières batailles que les Allemands ils ont soutenues contre les Tartares de l'Egypte.

Mad. MALINGRE.

Qui me procure l'honneur d'une si mémorable visite?

FERDINAND.

Laissez parler moi; che n'aime pas à y être interrompu. Chai hérité de 10,000 florins de rentes, et depuis ce tems, moi être malheureux.

Mad. MALINGRE.

Quels chagrins auriez-vous pu ?....

FERDINAND

Taisez-vous ; laissez donc parler moi : chai parti sur une faisseau pour les grantes Indes... chai suis revenu six mois apres, et chai rapporté trois millions ; me voilà encore un être plus malheureuse.

Mad. MALINGRE

Mais, baron, je ne vois pas....

FERDINAND.

Tartef ! quelle rage de parler ! chétais une personne si

infortunée que chai voulu porter toute mon bien au cheu, dans le espoir.....

Mad. MALINGRE

De gâgner davantage !

FERDINAND.

De le perdre, matame.

Air *du vaudeville du petit Jockei.*

Oui ché voulais être exempté,
Afin de bannir ma tristesse,
Des ennuis de l'oisiveté
Et du fardeau de la richesse.
Mais pour moi, du destin affreux
La rigueur est bien peu commune
Car ché fus assez malheureux
Pour doubler encor ma fortune.

Alors che me suis vu incapable de plus supporter la vie.

Mad. MALINGRE.

Eh! mon dieu baron, qui pourrait donc contribuer à votre bonheur ?

FERDINAND.

Vous.

Mad. MALINGRE.

Moi!

FERDINAND.

Vous-même. Votre nom il a percé jusqu'en Transylvanie, vous aimer dit-on les Allemands, et vous donneriez votre sang pour eux ?

Mad. MALINGRE.

A l'instant même.

FERDINAND.

Moi che viens pour le demander à vous.

Mad. MALINGRE, *effrayée.*

Mon sang ?

FERDINAND.

Oui.

Mad. MALINGRE.

Expliquez-vous, monsieur le baron.

FERDINAND.

Votre fille n'est-il pas votre sang ! eh bien ! c'est celui-là qu'il me faut ; ché épouse la petite.

Mad. MALINGRE.

Baron !

FERDINAND.

Che épouse, vous tis-je.

Mad. MALINGRE.

Vous êtes bien prompt.

FERDINAND.

Les gens de ma pays ne connaître point de obstacles.

Air : *du vaudeville d'Arlequin Cruello.*

Lorsqu'à nos vœux les plus ardens
Une femme est rebelle,
On fait périr tous ses parens,
Et l'on s'empare d'elle.
Si son cœur ne se rend bientôt,
On lui promet dans un cachot
Des chaines éternelles ;
Alors la crainte des verroux
Fait qu'elle nous prend pour époux :
Voilà chez nous,
Comme on seduit les belles.

Mad. MALINGRE.

Le moyen est persuasif... Mais baron, vous n'avez point vu ma fille.

FERDINAND.

Che ne veux pas la voir.

Mad. MALINGRE.

Encore, faut-il qu'elle vous plaise.

FERDINAND.

Che ne veux pas que la petite me plaise, pour ce que je veux en faire.

Mad. MALINGRE.

A quoi donc la destinez-vous, baron ?

FERDINAND.

A dissiper toute mon bien, afin que je devienne plus heureux. Che en ferai une femme bien répandue dans le monde ; che lui donnerai le goût pour le mode et le plaisir ; et si dans trois ans, la petite n'a pas coulé à fond revenus et capitaux, che me sépare.

Mad. MALINGRE.

Air : *Vous l'ordonnez de la brûler.*

J'aime à vous voir de cette humeur,
Puisque pour vous fatigue,
Pour vous procurer le bonheur
S'il faut qu'on le prodigue,
Dès qu'à notre aise nous pourrons
Disposer de vos sommes,
Soyez sûr que nous vous rendrons
Le plus heureux des hommes.

Je dois vous prévenir d'une chose : mon mari s'opposera peut-être...

FERDINAND.

Moi, pas m'inquiéter du tout ; moi le tuer.

Mad. MALINGRE.

Tuer mon mari !

FERDINAND.

Moi, tuer tout le monde pour avoir votre fille.

Mad. MALINGRE.

Baron, vous ne trouverez point d'opposition.

FERDINAND.

Moi satisfait, moi prendre de nouveaux renseignemens, et revenir dans deux heures épouser votre fille. Adieu, matame.

Mad. MALINGRE.

Monsieur le baron, je suis votre tres-humble servante.

SCENE IX.

Mad. MALINGRE, *seule.*

Dans deux heures il reviendra! quelle promptitude! Le baron Thunder-Ten-Tronck est un peu brusque, j'en conviens, mais une fortune telle que la sienne cache bien des défauts, et donne bien des qualites... Comme ma fille va briller, et moi, et moi, quelle figure je vais faire.

Air : *Du plaisir qu'on goûte en famille.*

L'avenir le plus fortuné
M'est offert par ce mariage,
Je veux d'un luxe raffiné
Montrer en tout lieu l'étalage.
Tout mes desirs et tous mes vœux,
Je vais pouvoir les satisfaire :
Ah! jamais je ne sentis mieux
Combien il est doux d'être mère.

SCÈNE X.

M. et Mad. MALINGRE.

MALINGRE.

Vous êtes fort honnête, ma chère femme; nous sortons ensemble, on nous remet une lettre d'un inconnu, puis vous me quittez sans dire un mot.

Mad. MALINGRE.

Je vous conseille de vous plaindre, en vérité; cet homme qui m'a écrit est le baron de Thunder-Ten-Tronck; il a dix mille florins de rentes, des châteaux, des fiefs; il veut épouser Anaïs, et dans deux heures ce sera une affaire faite.

MALINGRE.

Oui, si j'y consentais; mais je n'y consens point. Moi, de mon côté, je viens de recevoir une lettre du chevalier de Bastillac; il me prie de me trouver ici; il a dit-il, à m'entretenir d'un objet important, d'où dépend son bonheur et ce-

lui de ma fille. Vous pensez bien qu'auprès de lui, votre baron m'importe peu !

Mad. MALINGRE.

Quelle horreur d'oser faire cette comparaison ! Eh bien ! monsieur, je ne réponds pas de vos jours, si vous mettez obstacle au mariage de ce baron ; il vous tuera, il m'en a donné l'assurance, ainsi tenez-vous pour averti. Je cours chez nos connaissances, leur donner avis d'un événement aussi heureux. Un baron ! dix mille florins, six millions ! ah ! j'en perdrai la tête. (*Elle sort.*)

SCENE XI

MALINGRE, *seul.*

Ah ! je crois que c'est déjà fait... mais que dit-elle donc que son baron me tuera... Je ne le crains pas, si comme je le présume, ce M. Bastillac veut épouser Anaïs, ma femme enragera bien... Mais je saurai déployer l'autorité maritale... Il est midi, c'est l'heure du rendez-vous.

UN VALET.

Monsieur, M. de Bastillac.

MALINGRE.

Je vais au devant de lui.

SCENE XII.

MALINGRE, FERDINAND, en Gascon.

FERDINAND, *après s'être heurté avec Malingre. Grande salutation.*

Mousu, je me nomme Bastillac, on a dû vous remettre une lettre de ma part.

MALINGRE

Il est vrai, j'ai eu l'honneur...

FERDINAND.

Mousu, vous êtes un honnête homme.

MALINGRE.

Monsieur, je m'en fais gloire.

FERDINAND.

Trente ans de probité vous ont acquis l'estime de toute la France.

MALINGRE.

La ville de Lyon peut au moins répondre de ma loyauté.

FERDINAND.

Que dites-vous, mousu, la ville de Lyon ! Tous les habitans de la Garonne sigueraient pour bous, et de lur sang ;

bous êtes plus connu à Vordeaux que Varavas à la passion, mais ce n'est pas vous seulement qui attirez nos attentions, vous avez une fille charmante !

MALINGRE

J'ose le dire.

FERDINAND.

Le vruit de ses vertus a retenti parmi nous, il n'est personne qui ne vrigue l'honneur de lui appartenir, et je me suis mis le premier sur les rangs.

MALINGRE.

Air : *De la Fille en loterie.*

Vous nous flattez infiniment
Par cette demande honorable.

FERDINAND.

Je ne fais point de compliment
Ici ma parole est croyable.
Dans notre pays, j'en réponds,
Triomphant de toutes entraves
Mousu, jamais nous ne flattons;
Nous sommes aussi francs que braves.

MALINGRE.

Monsieur, tout prévient en votre faveur.

FERDINAND,

Bous n'êtes qu'un marchand retiré; je sais cela, mais c'est égal, bous avez la noblesse des sentimens, et jé né crains pas de m'allier à vous. Mon nom à moi, mousu, mérite aussi une grande bénération; il date de plus de six cents ans; je descends en ligne directe de Hugues Gaspard-dé-Bastillac, qui fut premier ministre du dernier roi des Carlovingiens; Raymond de Bastillac, son arrière petit-fils, s'embarqua abec Louis IX, pour aller à la conquête dé la Terre-Sainte; il en rapporta un drapeau qué nous conserbons comme la prunelle dé nos yeux, dans le château de Bastillac. Mon trisaïeul fut tué à côté de Louis XI; il laissa au verceau un enfant qui se distingua comme son père, quand il fut grand. Ce fut cet illustre rejeton qui aida Gaston-de-Foix, duc de Némours, à repousser une armée de Suisses; à chasser le Pape de Vologne, et à gagner la célèvre vataille de Rabennes... Vous voyez, mousu, que de père en fils, nous sommes tous des héros, et qué jé bous offre pour la maïn dé bottre fille, la braie flur des chevaliers des siècles les plus recules! Sandis! jé mé réjouis de bous appeler mon veau-père!

MALINGRE.

Et moi, je suis impatient de vous nommer mon gendre.

FERDINAND.

Jé bous ferai boir lé castel de mes ancêtres, le drapeau

conquis sur le Soudan de Jérusalem, mes titres de gloire renfermés dans les archives du château ; en un mot, tous les biens que je destine à Mlle. Malingre.

MALINGRE.

Monsieur, vous ne pouvez douter du ravissement dans lequel me jettent vos propositions, mais je ne vous promets pas cependant que ma femme vous voie d'un bon œil.

FERDINAND.

Est-cé qué madame a le malheur d'être vorgne ? ah ! dites-moi, monsu, qu'est-ce qui lui a gâté la vue ?

MALINGRE.

Un certain baron allemand qu'elle connaît à peine, et dont elle est entichée ; je ne vous cacherai même pas qu'elle veut absolument l'avoir pour gendre, parce qu'il est, dit-elle, excessivement riche.

FERDINAND.

Air : *du vaudeville d'Abuzard.*

Riche !.. sandis! qué dites-bous !
Ce veau varon sans doute raille...
Pour les richesses, entre nous
Il n'est personne qui me vaille.
Ce varon fût-il un héros,
Je suis favori de Bellonne,
Sur la mer eût-il cent vaisseaux
J'en ai deux cents sur la Garonne.

Jé né m'épouvante pas d'un semblable ribal ; s'il fait le méchant, je le ferai sauter par la fenêtre, comme une balle du jeu de paume.

MALINGRE.

Nous n'en viendrons sûrement pas là.

FERDINAND.

Je l'espère ; au surplus, faites dresser lé contrat. Qu'on laissé les noms en vlanc, et dans une heure je viendrai le signer.

MALINGRE.

Monsieur, comptez sur mon empressement.

FERDINAND.

Adieu, la fine flur des Malingre. Ne bous dérangez pas ; dans mon castel, mes Cent-Suisses de Vordeaux se mettent en vataille quand je passe, mais ici point de façon, jé bous prie, point de façon ; au reboir.

SCENE XIII.

MALINGRE.

Quel homme ! quelle grandeur ! qu'on vienne me parler

maintenant de cet allemand... Ah! l'on verra beau jeu, par ma foi... Je suis certain d'ailleurs, que ma fille préférera un Français à un étranger, quelque riche et quelque puissant qu'il soit.

Air : *du Vaudeville de l'abbé Pellegrin.*

De l'amour on ressent les traits
Chez tous les peuples de la terre.
Et dans chaque pays, je sais
Qu'il est des hommes faits pour plaire.
Mais près des belles en tous lieux,
Malgré sa funeste inconstance,
Le Français aimable et joyeux
Aura toujours la préférence. (bis.)

SCENE XIV.

M. et Mad. MALINGRE.

Mad. MALINGRE

Que d'embrassemens! que de félicitations j'ai recues! tout le monde a déjà pour moi une vénération, un respect! que vous êtes heureuse m'a-t-on dit de tout côté, de donner à votre fille un personnage aussi distingué.

MALINGRE.

Madame, encore une fois, ne m'étourdissez pas avec votre baron. J'ai vu M. de Bastillac, il sort d'ici. Un grand nom, des titres de gloire, cent Cent-Suisses, un drapeau conquis sur le Soudan de Jérusalem, deux cents vaisseaux sur la Garonne. Il a tout cela, madame, et il met tout cela aux pieds de votre fille. Nous sommes convenus de nos faits et je lui ai donné ma parole.

Mad. MALINGRE.

Eh bien! monsieur, vous la lui retirerez.

MALINGRE.

Je vais faire dresser le contrat.

Mad. MALINGRE.

Il ne servira point.

MALINGRE.

Il servira morbleu! et si vous vous opposez encore à nos intentions, monsieur de Bastillac fera sauter par la fenêtre votre baron, comme une balle du jeu de paûme, entendez-vous!

SCENE IX.

Les Précédens, ANAÏS,

Mad. MALINGRE.

Venez, ma fille, venez annoncer à votre père que vous acceptez pour époux M. le baron Thunder-Ten-Tronck.

ANAÏS.

Excusez, ma mère, mais je ne vous ai pas dit cela.

Mad. MALINGRE.

Comment, mademoiselle, vous n'avez pas dit tantôt ?...

MALINGRE.

Non, non; elle a trop d'esprit pour faire cette sottise-là; elle a trop de goût en même tems, pour balancer dans son choix, quand elle aura vu ses deux rivaux.

ANAÏS.

Certainement, je ne balancerai pas.....

MALINGRE.

Vous entendez.

ANAÏS.

A les refuser tous les deux.

MALINGRE.

Qu'est-ce à dire.

Mad. MALINGRE.

Croyez-vous que nous ne puissions vous contraindre ?

ANAÏS.

Dans tous les cas, vous ne pourrez me contraindre à prendre deux époux à-la-fois.

Air : *du vaudeville du Mameluck.*

A qui dois-je obéissance!
M. ET Mad. MALINGRE.
Vous n'obéirez qu'à moi.
ANAÏS.
Avec raison je balance.
M. ET Mad. MALINGRE.
Vous ne suivrez que ma loi.
ANAÏS.
Deux époux! quelle abondance!
Dirai-je oui pour chacun!
Lorsque mainte femme en france
Bien souvent en a trop d'un.

UN VALET.

Une lettre pour madame. *Il sort.*

Mad. MALINGRE.

Donnez... Ah! c'est du baron. « Madame, j'apprends » que votre fille a une intrigue avec un jeune peintre qu'elle » aime; moi n'être point accoutumé à épouser une femme » dont le cœur il être à un autre. Vous avez voulu me » tromper, moi vous retirer mon parole, et moi me ven- » ger en publiant par-tout cette infame conduite. » Je suis anéantie. *Elle tombe dans un fauteuil.*

ANAÏS.

En voilà toujours un de moins.

Mad. MALINGRE

C'est vous, cruelle fille, qui faites mon malheur; ah! je ne survivrai pas à cet affront.

MALINGRE.

Vivez, ma chère femme, vivez, Bastillac nous reste, et nous consolera.

Mad. MALINGRE

« Je publierai par-tout cette infame conduite. » Le monstre!

MALINGRE.

Ah! j'en rirai long-tems! Il a six millions! je serai suzeraine! Ah! ah! ah! comme vous avez été jouée! Ce n'est pas mon illustre Gasçon qui eût fait cela. Ah! ah! ah!

UN VALET.

Une lettre pour monsieur. *Il la lui donne et sort.*

MALINGRE.

Qu'est-ce que c'est? Voyons.... Ah! c'est de lui-même. Ecoutez. (*Il lit.*) « La renommée est trompeuse, elle m'avait peint votre fille comme un modèle d'innocence, et l'on m'annonce qu'un jeune peintre possède son cur... Comme je n'aime point à acheter chat en poche, vous trouverez bon qu'il ne soit plus question d'alliance entre nous. Je retourne dans mon castel, et tout l'univers va savoir quels étaient vos coupables projets. Serviteur. BASTILLAC. » O! revers inattendu!

Mad. MALINGRE.

Ah! ah! ah! j'en rirai long-tems!

MALINGRE

Quel coup de foudre!

ANAÏS.

M'en voilà debarrassée.

Mad. MALINGRE.

Son castel, son drapeau, ses deux cents vaisseaux; ah! ah! ah!

MALINGRE.

Oui, riez, femme insensée et légère: cette aventure va être sue de tout le monde; nous voilà déshonorés.... Quelle honte! C'est pourtant mademoiselle qui nous attire ces désagrémens. Comment la marier à présent? *Ferdinand entre et écoute.*

Mad. MALINGRE.

Ferdinand pourrait...

MALINGRE

Nous l'avons refusé, il ne voudra plus maintenant.

SCENE XVIII et dernier.

Les Précédens, FERDINAND, *deux tableaux à la main.*

FERDINAND.

Détrompez-vous, quoique je sois instruit de tout, vous me voyez prêt à épouser Anaïs, et à vous sauver du déshonneur.

MALINGRE

Ah! mon ami, que d'obligations! Je donne de bon cœur mon consentement à cette union.

Mad. MALINGRE.

Moi de même.

FERDINAND.

Pour reconnaître tant de bontés, permettez-moi de vous offrir ces tableaux.

MALINGRE

Que vois-je?

Mad. MALINGRE.

Nos portraits! Oui, c'est bien nous... Que je suis ressemblante! Je suis un chef-d'œuvre.

MALINGRE.

Mais comment avez-vous appris si tôt ce qui vient de nous arriver?

FERDINAND.

Regardez vos lettres.

MALINGRE.

Eh! bien.

FERDINAND

Confrontez l'écriture.

Mad. MALINGRE.

C'est la même.

MALINGRE.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FERDINAND.

Cela veut dire que Thunder-Ten-Tronck, Bastillac et Ferdinand ne font qu'un, et que par cette ruse, j'ai voulu vous donner une petite leçon qui pût vous corriger de la manie des richesses et des grandeurs.

Mad. MALINGRE.

Ah! vous avez réussi... Je renonce pour toujours aux barons de la Germanie.

MALINGRE

Et moi aux preux chevaliers de la Garonne.

ANAÏS.

Et moi je ne me corrigerai jamais de mon amour pour Ferdinand.

FERDINAND.

Nous voilà tous d'accord.

Mad. MALINGRE.

Graces à vous, mon cher.

FERDINAND,

Apprenez donc à ne point mépriser un artiste honnête, et convenez que des talens, quelques vertus, de bonnes mœurs, valent bien les trésors d'un allemand et les forfanteries d'un gascon.

VAUDEVILLE.

Air : *de la Cinquième Edition* (Rene Lesage).

FERDINAND.

Tel jure d'aimer constamment
A l'instant où l'hymen l'engage,
Qui par fois trahit son serment
Après un an de mariage.
Mais moi que tu sais enflammer,
Dont l'amour fait mon bien suprême,
Mon seul bonheur est de t'aimer
Et je serai toujours le même.

Mad. MALINGRE.

Lorsque j'étais dans mon printems
On brûlait de porter ma chaîne;
Mais depuis que j'ai cinquante ans,
Mon époux me regarde à peine.
Jeunes, l'on vante nos appas,
Et chacun nous dit qu'il nous aime...
Pourquoi notre figure, hélas!
N'est-elle pas toujours la même!

MALINGRE.

Mondor qui fait l'homme de poids,
Par plus d'une heureuse aventure,
Roulait la barique autrefois
Et maintenant roule voiture.
L'insolence devient sot lot;
Mais malgré sa richesse extrême
Jadis Mondor était un sot
Et Mondor est toujours le même.

ANAÏS, *au Public.*

Redoutant certains bruits discors,
Je viens implorer le parterre;
Il sait bien que tous nos efforts
N'ont d'autre but que de lui plaire.
Jusqu'à ce jour comblant nos vœux,
Etre indulgent fut son syteme;
Il peut encor faire un heureux
En se montrant toujours le même.

FIN.

De l'imprimerie de HOCQUET et Comp., rue du Faubourg-Montmartre, au coin du Boulevard, N. 1042.

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 220 2

LIBRARY OF CONGRESS
0 022 011 220 2